

TEMPERATURE

De 5 avril 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 du matin, Midi, 3 P.M., 6 P.M.

Bureau météorologique.

Washington, 5 avril - Indications pour la Louisiane - Temps - pluie vendredi; plus chaud dans la partie sud; clair et plus froid samedi; forte vents d'est à sud-ouest.

L'ANNIVERSAIRE DE SHILOH.

Le temps passé, les années s'écoulent et, avec elles, disparaissent peu-à-peu les témoins des grands événements du passé; mais les générations qui suivent, si elles sont dignes de celles qui les ont précédées, savent en conserver éternellement la mémoire et, à quarante ou cinquante ans de distance, la mémoire en reste dans les cœurs, aussi fraîche que le premier jour.

Quel homme ayant aujourd'hui passé la quarantaine ou la cinquantaine, ne se rappelle, à pareil jour, le 6 avril, le glorieux fait d'armes de Shiloh, dont presque tout l'honneur revient à la Louisiane et principalement à la Nouvelle-Orléans. C'étaient des vaillants hommes que ces gardes d'Orléans, qui avaient, à leur tête, un héros comme le major Queyrouse et, dans leurs rangs, un prêtre qui n'avait pour arme que la croix, mais qui ignorait le danger, qui le recherchait même, et savait donner à ceux dont il était entouré et qu'il bénissait, l'exemple de la bravoure et du dévouement à la cause que tous s'étaient donné la mission de défendre.

Il s'est passé, ce jour-là, de si beaux faits d'armes, que nos législateurs en ont fait un jour fériel, consacré tout entier à en célébrer la mémoire. Aujourd'hui, tous les bons Louisianais, tous les néo-orléansais vraiment dignes de ce titre, vont décorer les tombes des héros tombés sur ce champ de bataille. Aujourd'hui, les écoles publiques sont fermées, et tous les enfants peuvent, à côté de leurs parents, aller prendre part aux cérémonies qui ont lieu dans les différents cimetières, sous la direction des vétérans qui ont eu le bon heur de survivre à cette glorieuse bataille, et ont su, dans l'échéance de demain, se montrer plus grands que dans le triomphe de la veille.

Océbrons donc pieusement et patriotiquement ce jour mémorable, et n'oublions jamais que, si nous jouissons aujourd'hui de tous nos droits d'hommes et de citoyens, si nous avons, depuis, regagné toute la place dont on voulait nous chasser, tous les biens que l'on voulait nous arracher, nous le devons aux héroïques soldats qui se sont fait tuer pour nous les reconquérir.

Olga Nethersole acquittée.

Press. Associés.

New York, 5 avril - Dans l'affaire d'Olga Nethersole et de ses autres personnes accusées d'offense à la morale publique par la représentation de «Sapho», la comédie d'Alphonse Daudet, le jury a rapporté aujourd'hui à New York un verdict d'acquiescement.



ADRIEN DE GERLACHE.

INTERESSANT ENTRETIEN

- AVEC UN -

Explorateur.

On sait que, hanté du désir d'explorer les régions antarctiques, M. Adrien de Gerlache, un des plus distingués officiers de la marine belge, partait, en août 1897, pour les mers du Sud, à la tête d'un équipage de quinze hommes auxquels s'était joint un petit état-major scientifique.

L'ABELLE, à l'époque, entretient, maintes fois, ses lecteurs des projets du grand explorateur. A son retour, après une croisière de deux ans, dont treize mois d'hivernage sur la banquise, le commandant de la Belgica est venu refaire, dans le midi de la France, sa santé délabrée; et, à son passage à Paris, M. de Gerlache a fait dernièrement, à la Société géographique, une intéressante relation de son voyage.

Un reporter parisien vient d'interviewer l'explorateur, et voici ce qui s'est dit au cours de cette interview:

- Mon but, monsieur, était d'explorer ces redoutables régions polaires du Sud, devant lesquelles la terreur ou le dévouement des savants et des marins semblent trop souvent reculer. Songez donc que, à part l'expédition de Nares, en 1873, aucun effort n'avait été tenté depuis Ross et Dumont d'Urville. Cette idée, je l'avais longtemps caressée, de plus en plus épris d'elle...

- Et vous êtes parti joyeux? - Je m'étais entouré de quelques savants de valeur: M. Racovitz, un naturaliste; M. Arcowitki, un géologue. Le second du bord était M. Leconte, un officier d'artillerie belge, tenez, qui adore la France. Il a fait un stage dans la marine française, et, quelques mois avant l'expédition, il était même chez vous, détaché par une mission scientifique, à l'observatoire de Montsouris. Vous le voyez, à bord de la Belgica, on comptait des amis de la France!

- Je suis ravi, monsieur! - Notre expédition, continue M. de Gerlache, en s'inclinant, n'a vraiment commencé qu'après le départ de Punta-Arenas, dans le détroit de Magellan. Nous devions y charger du charbon; nous avons embarqué en

même temps d'énormes rats qui ne nous ont jamais quittés, ni dans les glaces ni en Amérique!... Ah! non, certes! Ils sont même revenus avec nous, en Belgique, et ils font actuellement la terreur des Ostendais!...

Emprisonnés par une banquise.

Nous rions, et mon interlocuteur reprend: - Nous faisons route vers les Shetland du Sud, et notre besogne d'observations de toute sorte - sur la faune, la flore, la géologie - commençaient. En route, nous jetions parfois la sonde; et, jetée entre les Shetland et le cap Horn, nous découvrimos une immense fosse abyssale d'une profondeur invraisemblable. Les sondages, 55 deg. 50 sud à 63 deg. 19 ouest de Greenwich, donnaient couramment des profondeurs de 4,000 mètres; un jour, 4,040!... Pendant trois semaines, la Belgica - ah! le bon et solide bateau, monsieur; dire qu'après treize mois d'emprisonnement dans des glaces, il est revenu intact! On se sent fort quand on a, sous les pieds, un navire comme celui-là!...

La voix de M. Gerlache s'est élevée d'un ton; et c'est le premier signe d'émotion que l'on surprend chez ce marin, épris de son bateau. Mais la voix retombe bientôt à son diapason ordinaire, au ton d'une conversation discrète. Le commandant de la Belgica s'exprime simplement, modestement, sans phrases, ni effets; sans gestes aussi. Il est assis devant moi, et m'apparaît, grand, svelte, élégant... Des plus attachantes et forçant la sympathie, cette figure d'énergie douce et de sang froid avisé. Quand hurlait la tempête ou quand les hummocks de la banquise se ruinaient, terribles, pour écraser les flancs de la Belgica, un pareil homme devait en imposer souverainement à son équipage, par son calme dédaigneux et son esprit de décision tranquille...

Après trois semaines d'exploration, dans le golfe d'Inghes - qui n'est qu'un détroit, désormais et légitimement dénommé: détroit de la Belgica; - l'expédition arrivait en vue de l'île Alexandre-Ier, et apercevait l'avance des lacs! Avec une intrépidité héroïque, M. de Gerlache n'hésita pas; et, profitant des brèches pratiquées par la tempête dans la banquise, il lançait hardiment la Belgica dans le pack. - Vous comprenez, n'est-ce

pas? c'était le seul moyen d'avancer... d'atteindre une latitude élevée. Pendant treize jours, nous avons cheminé dans les trouées des glaces; mais un beau jour, nous nous sommes trouvés bloqués. Le 10 mars, le navire était définitivement «pris» dans la glace, et il fallait songer à hiverner. - Et c'est joyeusement que vous avez accepté la situation? - Oui, répond M. de Gerlache, avec une nuance d'étonnement... Nous avions, un instant, essayé de rebrousser chemin. Mais nous nous rendions bien compte que le seul moyen de poursuivre efficacement nos recherches était de nous laisser emprisonner par la banquise... Nous sommes restés là treize mois.

- Dans les ténèbres. - Et comment viviez-vous? - Assez tranquillement, blotis dans les flancs du navire et en observant la banquise. Nous avions entouré le navire d'un talus de neige, pour éviter la déperdition de la chaleur; un toit avait été construit sur le pont... En dehors de l'observation des instruments scientifiques, nous quittions peu le navire, à cause des tourmentes de neige et de la fréquence des terribles coups de vent. Pais, la nuit, la grande nuit polaire est venue, nous ensevelissant dans les ténèbres, du 17 mai au 21 juillet. Ce fut le moment le plus rude!... Presque tous, nous devenions amis, nous souffrions du cœur - et l'un de nous, le lieutenant Danco, succombait, en dépit des soins du docteur. Le 5 juin, à sept heures il expirait dans nos bras...

- Cette mort, à des milliers de lieues de tout voisinage humain, devait être affreusement triste. - L'infortuné ne s'est pas vu mourir... Mais nous autres, déjà accablés du poids des ténèbres, nous étions au désespoir!... Et quand il a fallu l'immoler, par un trou creusé dans la glace!... Nos cœurs étaient pleins de sanglots, le vent soufflait en bourrasque... Ah! l'horrible journée... Jamais je n'oublierai cette journée effroyable! La voix du commandant tremblait... Une émotion profonde, évoquer ainsi le souvenir du mort, blémit son visage. Un silence suit, douloureux...

Après treize mois d'hivernage - remplis par l'étude, des études de toute sorte - la Belgica, remorquée à descendre plus avant vers le Sud, parvint enfin à se dégager des blocs de la banquise. Le 14 avril 1899, l'expédition, au prix de mille fatigues (la mort d'un jeune matelot, le Norvégien Wiensk, était venu attrister encore l'équipage), rentra à sa dernière escale, à Punta-Arenas. De toute l'expédition, seuls les rats embarqués treize mois auparavant, les rats avaient engraisé - et pullulé!

Les résultats. Si, dans sa pointe vers le Sud, le navire n'avait pu atteindre jusqu'au point extrême touché par Ross en 1843, et Naves en 1873, la mission Gerlache pouvait se glorifier d'importants résultats... Pendant son hivernage - le premier d'une telle longueur dans les glaces australes - elle avait coordonné les plus importantes observations magnétiques et météorologiques; elle rapportait aussi une précieuse collection de spécimens de la faune pélagique et abyssale, ainsi que des centaines de photographies et des échantillons des sédiments sous-marins. Autre résultat. Il paraît établi que si le pôle Nord tombe au centre d'un immense océan qui dort sous la banquise; au pôle Sud émerge un lambeau de

continent, encore inconnu. Y touchera-t-on jamais? Bien difficile à dire! Cependant, en établissant, le plus près possible, sur un point sûr, une station d'hivernage et de ravitaillement, peut-être pourrait-on, peut-être... Quand M. de Gerlache a fini - entre mes félicitations - je lui dis, dans un grand mouvement de sympathie: - Vous voici sur le chemin de l'immortalité... Voilà votre nom attaché à tout jamais à l'histoire du pôle Sud. M. de Gerlache sourit; puis; - Peu d'importance, tout cela!... L'essentiel, voyez-vous, c'est de montrer qu'on est un homme, c'est de travailler pour la patrie; c'est d'élargir le cercle des connaissances humaines!

UNE DÉCLARATION - DU - PRÉSIDENT KRUGER.

Un correspondant du New York Herald à Pretoria a eu dernièrement un entretien avec le président Krüger, qui lui a fait la déclaration suivante: Je suis heureux de recevoir un correspondant du Herald, car votre présence m'est une garantie que le monde apprendra la vérité, quelle que soit l'issue de cette malheureuse guerre. Cette guerre nous a été imposée par l'Angleterre égarée par Cecil Rhodes et les millionnaires miniers qui veulent prendre notre pays. Les Boers ont cédé autant qu'ils ont pu et jusqu'à ce qu'ils aient vu que rien, sinon la perte totale de leur indépendance, ne satisfaisait l'Angleterre. Forcés à faire la guerre, les Boers vaincront ou mourront.

Je n'attends point de secours des autres nations, mais nous sommes heureux des sympathies et de l'amitié qu'on nous témoigne. Le Transvaal est disposé à faire la paix à tout moment, mais nous ne voulons plus de convention; l'indépendance complète seule est possible. Nous ne désirons pas acquiescer de nouveaux territoires; nos frontières actuelles nous suffisent, si on nous permet d'y vivre en paix. Voilà tout ce que nous demandons. Dans le traité de paix, nous stipulerons que les colons de Natal et du Cap, qui combattent actuellement pour les Boers, soient considérés comme belligérants et que leurs propriétés soient absolument respectées. J'ai appris récemment que quelques-uns de ces hommes avaient été pris par les Anglais et devaient être jugés au Cap sous l'accusation de haute trahison. Mon gouvernement a télégraphié à lord Salisbury pour lui dire que, si ces hommes n'étaient pas traités comme prisonniers de guerre, nous exercerions des représailles sur les prisonniers britanniques que nous tenons ici. Lord Salisbury a répondu en éladant le fond de la question et

menaçant, dans le cas où nous porterions la main sur un seul prisonnier anglais, de m'en rendre personnellement responsable. Je suppose qu'il voulait dire que les Anglais me pendraient. Les menaces de cette nature doivent être méprisées et ne peuvent empêcher de faire mon devoir vis-à-vis de mon pays. Le gouvernement du Transvaal a répondu aujourd'hui à lord Salisbury qu'il méprise ces menaces. Il n'y a rien de vrai dans la prétendue conspiration parmi les Hollandais sud-africain. Cette lutte n'est pas leur affaire. L'Etat libre d'Orange est obligé par traité de nous assister. M. Schreiner, à plusieurs reprises, nous supplie de céder. Il est trop tôt pour dire quelles seront l'issue et la durée de cette guerre. Les Boers sont dans la main de Dieu et Dieu ne nous laissera pas périr. Nos forces totales ne s'élevaient qu'à 40,000 hommes; mais, avec l'aide de Dieu, nous pouvons vaincre.

J'ai deux cents personnes de ma famille qui combattent actuellement, et j'aimerais mieux les voir périr toutes que de céder à l'impie agression de l'Angleterre. Donc c'est la lutte pour la liberté ou la mort! J'ai protégé la propriété des Anglais au Transvaal et je continuerai de le faire. Portez l'expression de mon estime au peuple américain. Nous sentons que tous les Américains doivent être avec nous dans cette lutte pour la liberté.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900. Le service de l'incendie et les mesures de sécurité à l'Exposition. Depuis l'origine, la préfecture de police, d'accord avec le commissariat général de l'Exposition, s'est préoccupée des dangers d'incendie et des mesures spéciales à prendre dans cet ordre d'idées pour toutes les constructions légères qui ont été érigées à l'Exposition. Une première commission a été instituée dans ce but comprenant des représentants de la préfecture de police et du commissariat général, et elle a travaillé pendant deux ans, examinant successivement tous les projets de construction et d'installation, ainsi que les mesures de préservation prises ou à prendre. Le colonel Devalle, colonel du régiment de sapeurs-pompiers de Paris, M. Ch. Girard, directeur du Laboratoire municipal de la ville de Paris, et M. Bunol, architecte en chef de la préfecture de police, sont membres de cette commission à laquelle ils ont apporté leur grande compétence. Tous les pavillons étrangers, les concessions, les installations de tout ordre ont été examinés au rapport de M. Bunol: le savant architecte, membre de la commission supérieure des théâtres, a été la cheville ouvrière de la première commission en question de l'Exposition; le colonel Devalle s'est occupé particulièrement des ressources en eau et de l'organisation des secours avec son personnel.

Le Magasin de Spécialités. - LES - CALEÇONS DE GAZE ARNOLD

d'été pour dames, avec froncs fines et jolies bordures de dentelle. A 75 CENTS ET \$1.00. constituent le comble de la Co-fer. Ils sont, sans exception, les vêtements les plus frais et les plus pratiques qui aient jamais été portés.

GUS, MAYER CO., Ltd 823 CANAL.

Magasin de Spécialités.

Prenez un échantillon de la toile avec laquelle les Caleçons Tricotés Arnold sont faits, placez-le devant votre figure et soumettez-le à l'épreuve. Vous serez étonné de la pratique des propriétés de ventilation de cette toile et de la fraîcheur qu'elle procure, ainsi que du confort de celle qui la porte. Les Caleçons Tricotés Arnold ont été conçus et faits à l'école de l'industrie, de l'utile et de la beauté.

Gus. Mayer Co., Ltd 823 CANAL.

points de vue, dans la vaste enceinte. M. Lépine, désireux de revoir lui-même, en détail, tout ce qui a été fait, a décidé de présider lui-même cette seconde commission: il donne ainsi au public les garanties résultant de sa haute autorité, de son indiscutable compétence, en même temps qu'il le rassure en assumant, dans ces circonstances importantes, l'entière responsabilité des mesures prises en vue de la préservation générale.

AMUSEMENTS. THEATRE TULANE.

On s'attendait, hier, à une brillante représentation de «The School for Scandal»; elle a dépassé toutes les espérances, un double point de vue du talent déployé par les artistes et de la qualité des spectateurs qui remplissaient la salle. Miss Ada Rehan a déployé dans cette soirée un très beau talent. Ce soir, vendredi et samedi, en matinée, «The Taming of the Shrew». Les amateurs viendront applaudir Miss Ada Rehan dans la Mégère.

GRAND OPERA HOUSE.

De mieux en mieux et de plus fort en plus fort: telle est la devise de la troupe Baldwin-Melville du Grand Opera House. Après «Moths», une très jolie, très élégante comédie, voici venir «Monte Cristo», avec le célèbre Dantes. C'est un drame à succès populaire, c'est bien cela! On peut s'imaginer quel parti un artiste comme M. Farnum peut tirer d'un rôle comme celui-ci! A côté de lui, Miss Esther Lyon se fera aussi bruyamment applaudir dans le rôle de Mercedes. Nous pouvons prédire à coup sûr, une très brillante semaine à la troupe et à la direction du Grand Opera House. La première de «Monte Cristo» a lieu, dimanche, en matinée.

CRESCENT THEATRE.

Le succès de «Under the Red Robe» se poursuit toujours avec de belles sautes, et il en sera ainsi jusqu'au samedi soir, grâce à la valeur exceptionnelle de la pièce et au talent de la troupe qui l'interprète. Tout cela, en attendant l'apparition de la Black Patti, qui est la tête et le cœur d'une excellente troupe de chanteurs et de chanteuses, de danseurs et de danseuses qui vont nous donner, la semaine prochaine, une série de soirées très amusantes et très animées.

MOTS POUR RIRE.

Z...., qui commence à grisonner à quarante ans à peine, n'est pas la fleur des braves. S'étant l'autre jour attiré un giflé, il dit depuis lors de son exécuteur: - Le lâche! outrager mes cheveux blancs!... Ah! si j'avais seulement dix ans de moins!... Un ami prodigue ses conseils

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

39 Commencé le 4 mars 1900.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT!

Par Georges Madaigue.

DEUXIEME PARTIE.

VI.

(Suite.)

Mais peut-elle montrer à tous ceux qui se trouvaient là, chacun eût-il eu, pour cette jeune femme à l'air convenable, qu'on

savait sans soutien, travailleuse inépuisable et mère dévouée, un mot d'amitié, le soupçon fût demeuré en elle à l'état de certitude.

La jalousie, un des sentiments les plus humains parmi notre imparfaite humanité, est chez certains la plus terrible des maladies.

Les ravages moraux qu'elle opère, égalent les ravages physiques de certains fléaux; rien n'arrête sa marche, rien n'arrête la leur, elle aboutit à la catastrophe.

L'état de Mme Jollivet, absolument incurable, avait atteint un degré d'exacerbation qui mène à la folie. L'image de ses enfants ne passait plus entre elle et leur père; elle n'était plus l'amie, la compagne qui n'oublie point, quoi qu'il arrive, les années de travail, de lutte, de joies, de soucis, côte à côte.

C'était l'amante farouche, la créature de matière, que les circonstances brutales de la chair exaspèrent, et qui ne voit que traits et brutes.

Ce sentiment-là se rencontre du haut en bas de l'échelle sociale, chez la grande dame comme chez la femme des faubourgs; nous est-il jusqu'à la démente, il relève de la pathologie, comme chez l'homme qui voit rouge à travers une fièvre de passion. Pendant qu'elle restait indécise, Alfred s'en allait très tran-

quille. Son déjeuner hâtivement pris, serrant son enfant contre elle, et ne se doutant guère qu'elle avait sur ses talons Mme Jollivet, dont l'antipathie, malgré ses avances, se manifestait dès son installation dans l'allée des fleurs, Jeanne se dirigea vers la place qu'elle occupait et où elle allait recevoir sa marchandise embaumée.

A l'instant où elle se glissait dans l'espace étroit séparant son étal de celui de sa voisine de droite, une voix l'arrêta, dure, coupante: - Madame Bossier!

- Madame Jollivet! Elle se retournait, presque frissonnante. - Oui, fit l'autre, Mme Jollivet... Est-ce que je vous fais peur?

- Amande était sur elle, le nez sur le nez; et la jeune femme, d'instinct, scrait plus fort sa petite fille. - Pourquoi, me faites-vous peur?

- Vous le savez parfaitement, pourquoi... Tenez, je veux vous prévenir, mais je ne vous préviendrai qu'une fois... Allez-vous laisser mon homme tranquille? - Votre homme? - Oui, Alfred... Ne faites pas la bête, vous n'êtes pas si bête que vicieuse... Vous voilà avertie... Que je vous voie maintenant lui parler!

- Mais je ne lui parle jamais... Encore tout à l'heure, chez les Lepinois... menteuse! - Chez les Lepinois?... Il me demandait des nouvelles de mon bébé, comme tout le monde. - Eh bien je ne veux même pas qu'il vous le demande, des nouvelles de votre bébé... - Je ne peux pas l'empêcher. - Si vous ne l'empêchez pas, c'est à moi que vous aurez affaire.

- Pourtant... il n'y a pas de mal. - Il n'y a pas de mal de se laisser courtiser par des hommes mariés... Gourgasdine!

Elle la poussa, positivement; Jeanne Bossier reculait. Les yeux de Mme Jollivet vidaient sur les siens deux jets de flamme, son haleine brûlait. La jolie blonde se révolta. - Ah ça! dites donc, vous êtes folle?

- Vous le verrez, si je suis folle! Sous son châte la petite pleura. - Vous n'allez pas bouculer mon enfant? - Si vous diez: son enfant. Jeanne était derrière la longue table, où elle déposait sa fille. - Qu'est-ce que vous racontez? - L'enfant d'Alfred!

La jeune femme poussa un rire strident, puis aussitôt calme, apitoyée: - Oui, ma pauvre madame Jollivet, vous perdez la tête. Amande, elle aussi, est un

rire qui vibra, saccadé. - On a donc raison de prétendre que chez vous la jalousie c'est une vraie maladie, fit Jeanne. - C'est lui qui prétend ça, n'est-ce pas? - C'est tout le monde... Quant à M. Jollivet, il a connu mon mari, il me plaint... il m'estime.

- Les hommes ont plus d'estime pour leur maîtresse que pour leur femme. - Je vous jure que... - Jurez le donc sur votre gamine.

- Mais bien sûr, madame Jollivet, fit Mme Bossier en regardant la petite fille aux cheveux de soie, qui émergeait du châte. - Vous avez ce tonpet-là! - Mais bien sûr! répéta la jeune femme. - Ah! vous savez, je ne vous croyais pas encore si coquine... Ça vous portera malheur!

Elle s'en alla, avec de grands gestes. A droite et à gauche de l'étal les marchands qui arrivaient la regardaient. - Qu'est-ce qu'elle a donc, Mme Jollivet, elle vous faisait une scène? Et la voisine de droite de Jeanne Bossier, qui, arrivée avant celle-ci, avait seule entendu: - Une scène de jalousie, parbleu!

Et l'on haussait les épaules.

Etait-ce dommage qu'elle fût poursuivie par cette marotte! Une si bonne mère de famille, humble, travailleuse! On offrit ses conseils à Mme Bossier, qui pleurait de l'aigreur.

Tout le monde savait bien qu'elle était une brave petite femme, qui ne pensait pas à mal. Si Jollivet donnait des coups de canif dans le contrat, ce n'était pas avec elle; en donnait-il, d'ailleurs!

Mais il ne fallait plus lui parler! - Il caresse la petite de temps en temps, comme-tant d'autres... - Eh bien, quand il voudra encore la caresser, vous lui direz: «Ecoutez, votre femme a pris ombrage de moi, elle me menace, arrangez-vous avec elle; moi je ne veux pas de potin...»

Je vous en prie, ne regardez même plus en passant du côté de ma boutique. - Bien sûr que je lui dirai... Mon Dieu! est-ce bête, des histoires de ce genre-là! - Quoi donc qui est bête? demanda Mme Harpin, la marchande de poisson, laquelle souvent, le matin, longait l'allée des fleurs pour se rendre au pavillon de la marée.

On lui conta la scène et elle opina dans le sens de ces dames, non seulement ne pas causer à Jollivet, mais lui défendre de s'arrêter. Sans parler de ce que sa fem-

me lui disait la veille, ni du conseil qu'elle donnait au mari, conseil que celui-ci ne paraissait pas avoir suivi, la brave poisonnière affirma que la jalousie, avait pris de telles proportions chez cette pauvre Amande, qu'un jour ou l'autre il se produirait quelque catastrophe.

- Que ce ne soit pas avec vous, ma petite madame Bossier. - Mais madame Harpin, je n'aurais rien fait... rien de rien, pour ça.

- On le sait... Ah! c'est qu'il ne faut pas seulement de l'honnêteté dans la vie, il faut de la prudence. Et sur cette phrase de profonde philosophie, la marchande gagna au plus vite ce pavillon, où l'odeur de marée n'était pas précisément celle qu'on respirait au pavillon des fleurs.

La journée commençait. Elle se passa telle que d'habitude, dans l'allée où, sur un bout de la table jonchée de bottes fraîches, parmi les boutons d'or et des marguerites, le bébé tout-jour égayé de l'incessant va-et-vient, riait à tous, pendant que Jeanne Bossier, gracieuse et douce, aidée d'une jeune fille qu'elle payait à la journée, débattait presque sans trêve les gerbes et les bouquets.

Toutes les deux heures à peu près, le sein sortait de son corsage un être blanc et dur, sur lequel, gloutonne, la petite se jetait, pour s'endormir souvent